

**LA FALAISE
DE BOURG-LA-BELLE**

**Par
Marjolaine Sloart**

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9798511259567

© Marjolaine Sloart

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Copyright @juin 2021

Publication juin 2021

Édition : Marjolaine Sloart

Stéphanie Martin : la correctrice Sagace

Yves Schaefer : illustrateur

Chapitre 1

Entre deux mondes, un léger souffle me gardait en vie. Mon âme avait pourtant déjà quitté mon corps. Je flottais en observant la scène surréaliste qui se déroulait sous moi. Sofia gisait dans un bain de sang et semblait morte. Ses yeux grands ouverts fixaient le néant. Mon impression d'être rattaché à un fil doré lié entre ma conscience et ma chair rendait le tableau encore plus irréaliste. Devant moi, un chemin lumineux m'attirait de façon envoûtante. Je me sentais littéralement aspiré vers ce passage. Mon bon sens se trouvait mis à rude épreuve, je ne ressentais plus aucune émotion. Dans une sorte d'apesanteur, j'étais divinement bien, baigné dans un sentiment d'extrême béatitude. En cet instant précis, je réalisais que tout ce que j'avais lu sur les morts imminentes n'était pas des inventions, car j'expérimentais cela à l'instant même.

Le bruit des ambulances et de la police s'unissait, ils ne devaient pas être loin, je devais prendre une décision. J'étais un peu perdu, dans quelle direction aller ? Cette lumière étincelante m'incitait à la suivre, plus j'avançais et plus son intensité m'éblouissait et soudain, au milieu de nulle part, un portail s'était dressé devant moi. Un homme s'est présenté, il avait l'air d'un vieux sage, habillé tout de blanc et portant une longue barbe blanche, ses cheveux coiffés en catogan. Son allure soignée m'avait d'emblée rassuré :

— Daniel, je suis là pour vous annoncer que votre heure n'est pas arrivée, vous avez encore des choses à régler, quand ce sera le moment, vous vous en doutez, nous viendrons vous chercher !

C'est comme cela que ça se passe dans l'au-delà, m'étais-je fait la réflexion, je vais être contraint de retourner dans le monde des vivants, mais en suis-je capable ? Je n'étais pas trop tenté par l'expérience, car dans le lieu où je me situais, j'étais en paix et j'appréciais cette sensation de légèreté.

Je flottais dans la pièce, j'entendis un bruit sourd. Ce devait être les forces de l'ordre qui défonçaient la porte. Une équipe, composée de policiers et d'ambulanciers, envahit la terrasse. Je me trouvais chez ma maîtresse. Elle habitait un petit locatif de quatre appartements modernes, tous les logements possédaient de magnifiques loggias orientées côté lac. Au crépuscule, quand je pouvais la rejoindre, nous passions nos soirées à admirer les couchers de soleil, nous ne nous en lassions pas. Le bruit des vagues frappant les berges du lac donnait un sens méditatif à la contemplation. Nous restions silencieux durant ces moments comme si le temps s'était arrêté.

J'étais fou d'elle. J'avais fait sa connaissance lors d'un gala où tout le gratin politique était présent. Sofia, une belle métisse aux longs cheveux noirs, deux yeux rieurs, un teint mat, une peau lisse, des lèvres moelleuses et douces, un buste avantageux sur un corps splendide. Elle était attachée de presse de l'ambassade du Pérou et quand elle parlait avec son délicieux accent sud-américain en roulant les « r », cela lui concédait un charme particulier. Elle m'avait été présentée par une relation de travail, un maire, comme moi. Nous

étions devenus copains à force de nous fréquenter dans les différentes réunions politiques de notre région. Il connaissait Sofia, car son épouse de nationalité péruvienne la côtoyait lors de soirées organisées par le consulat pour leurs compatriotes.

Afin de lui permettre de mieux s'intégrer, Eleonora tenait à inviter sa nouvelle amie aussi souvent qu'elle le pouvait. La plupart du temps, je me rendais seul à ce genre de mondanités. Laurence, ma femme n'aimait pas le milieu politique ni les gens qui y gravitaient, elles les trouvaient snobs et imbus d'eux-mêmes. Certes, j'aurais préféré qu'elle m'accompagne. Cette nuit-là pourtant, cela avait été une chance, Sofia m'avait tenu compagnie ou plutôt, je ne l'avais pas lâchée d'une semelle. Le cocktail, et le repas qui s'en était suivi, ainsi que l'animation proposée avaient prolongé la soirée et il était presque une heure du matin lorsque je me couchais, exténué. Laurence dormait profondément, je n'avais par conséquent pas eu à me justifier. Au moment où je prenais congé de mes amis, Sofia glissait discrètement dans la poche de mon veston son numéro de téléphone

portable en me faisant un clin d'œil et son plus joli sourire.

Une fois dans mon véhicule, j'enregistrais ses coordonnées dans mon répertoire sous le nom de « Aifos », inscrit en écriture spéculaire ; s'il prenait l'envie à Laurence de fouiller dans mon portable, elle ne comprendrait pas qu'il s'agit d'une femme. Je n'avais jamais trompé mon épouse, Sofia avait bouleversé mes certitudes et malgré toutes mes réticences, et ma moralité qui jusque-là était irréprochable, un désir irraisonné me poussait à faire plus ample connaissance avec cette magnifique métisse.

J'étais maire d'une petite ville de dix mille âmes. Depuis plusieurs années, mes administrés me faisaient confiance, j'avais été réélu pour la troisième fois et je venais d'entamer la troisième année de mon ultime quinquennat. J'en avais décidé ainsi. Trois mandats me semblaient suffisants, les gens se lassent et moi également, je devais laisser la place à des forces nouvelles convaincues de faire mieux que les précédents édiles. J'avoue, j'étais un peu désabusé, car c'était une triste constatation.

Enfant, ma grand-maman s'était occupée de mon éducation à la suite du décès brutal de mes parents dans un crash aérien. De son mètre soixante, ce petit bout de femme joviale avait su me consoler et me donner tout l'amour qu'un gosse nécessitait. Nous nous entendions à merveille. Étant veuve depuis une dizaine d'années, nous nous apportions un réconfort réciproque, moi avec ma jeunesse et mon insouciance et elle, avec sa sagesse et sa manière de voir toujours le bon côté des choses. Malgré notre tristesse, le fait d'être ensemble nous autorisait à mieux affronter l'avenir.

Mon père, patron d'une société de robinetterie, dont la renommée n'était plus à faire, laissait une entreprise prospère au moment de son décès et nous mettait ainsi à l'abri financièrement. Durant ses loisirs et quand le temps le lui permettait, il aimait prendre son avion, un petit Cessna, et voler avec ma mère. Ils partaient souvent le week-end et je restais en compagnie de mamie. Je ne sais pas si c'était prémonitoire, mais mon père avait souscrit une assurance en cas d'accident, il avait certainement voulu protéger son clan de toute difficulté si sa mort devait

survenir de manière abrupte. Malgré mon malheur et même si cela n'allégeait pas ma peine, j'avais hérité d'une grosse fortune à l'âge de dix-huit ans.

L'entreprise familiale avait continué à tourner, ma grand-mère s'en était occupée en s'entourant de personnes compétentes, me laissant le temps de terminer mes études commerciales avant de reprendre les rênes et lui suggérer de se retirer de l'affaire.

Les gens m'appréciaient, j'étais quelqu'un de charismatique comme mon père. Je lui ressemblais beaucoup, tant physiquement qu'intellectuellement. Plutôt bel homme, mes cheveux blonds, mes yeux bleus et ma haute stature impressionnaient souvent quand j'entrais dans une pièce. Étant coquet, j'attachais une attention particulière à mes tenues vestimentaires, j'aimais être élégant sport chic lorsque je sortais, mais je pouvais aussi porter un vieux jean élimé et des baskets. Le week-end, je délaissais mon rasoir et ma barbe naissante me donnait un petit air voyou dont les femmes raffolaient.

Je n'aurais jamais pensé faire de la politique, sauf quand j'avais réalisé que pour faire progresser le chiffre d'affaires de mon entreprise, cela pouvait être une bonne solution. Pour débiter, je m'étais inscrit sur une liste : « Les gens d'ici » ; les membres n'avaient pas spécialement des idées arrêtées, elles penchaient tantôt à gauche, tantôt à droite et quelquefois au centre. Bref, ce parti semblait adapté à mes besoins. Mon entreprise étant plutôt prospère, j'avais une soixantaine d'employés sous mes ordres, qui m'appréciaient ; leurs voix m'étaient acquises et c'est entre autres grâce à eux que j'avais été élu brillamment comme conseiller municipal.

Afin de me faire connaître, je me rendais aux différentes assemblées communales qui se déroulaient dans ma ville, « Bourg-la-Belle », elle était ainsi appelée grâce à ses magnifiques maisons en pierre de taille, décorées chaque année avec les plus belles fleurs de la région. Située au bord d'un lac, elle proposait, lors de la belle saison, de multiples activités en plein air et les touristes affluaient afin de profiter de leurs vacances. Les rues animées attiraient les chalands

et une fois la saison estivale passée, la bourgade retrouvait sa tranquillité.

Après avoir fonctionné dans différentes commissions, un élu m'avait approché pour me demander si je ne souhaitais pas briguer un poste comme édile. J'avais trouvé l'idée intéressante et opportune pour développer encore plus mon commerce et j'avais accepté sa suggestion en m'inscrivant en tant que futur élu. Ma popularité et le fait que les gens m'appréciaient avaient fait le reste. J'avais obtenu, dès le premier tour, le nombre de voix pour occuper le siège vacant et au fil du temps, je m'étais retrouvé maire de ladite commune.

Tandis que j'entendais le médecin murmurer que Sofia était morte et qu'il n'y avait plus rien à faire pour elle, plusieurs personnes s'affairaient autour de mon corps, ils m'avaient médicalisé sur place avant de m'emporter toutes sirènes hurlantes.

Dans l'ambulance, le docteur qui m'accompagnait avait appelé l'hôpital de Bourg-la-Belle :

— Bonjour, c'est Malman, merci de préparer la salle d'opération, je vous amène un blessé par balle qui souffre d'une hémorragie interne, il a perdu connaissance et doit être pris en charge immédiatement. Pour l'instant, il est stabilisé, mais il ne répond pas à mes sollicitations ; par contre, ses constantes sont OK.

L'ambulance filait à toute vitesse à travers les ruelles afin d'atteindre le plus rapidement le bloc A.

J'observais la scène, mon corps inerte couché sur le brancard, le médecin affairé à contrôler les battements de mon cœur puis nous étions arrivés à bon port où m'attendait toute une équipe médicale, ils m'avaient emmené aussitôt, soulevé d'un commun accord et m'avaient déposé sur la table d'opération. Lorsque mon cœur s'était arrêté, un long sifflement caractéristique annonçait ma mort imminente, néanmoins c'était sans compter sur tous ces gens qui veillaient sur moi. Le D^r Malman m'avait injecté de l'adrénaline et m'avait réanimé avec un défibrillateur, après trois tentatives, celui-ci était reparti et ils avaient pu commencer l'intervention. Il avait extrait trois balles de mon

organisme. La plus dangereuse s'était logée près de l'aorte, mais heureusement sans la toucher, les deux autres, une en dessous de l'omoplate avait traversé ma chair et était ressortie, et la dernière avait éraflé mon bras. J'avais perdu beaucoup de sang, ils avaient dû me transfuser.

J'avais été plongé dans un coma artificiel et après quelques jours, les docteurs avaient décidé qu'il était temps de me réveiller. Ils avaient fait tout leur possible. Une semaine jour pour jour après ce dramatique événement, j'avais repris connaissance.

Laurence était là à mes côtés lorsque j'avais commencé à remuer. Elle avait tout de suite appelé l'infirmière qui était accourue avec un médecin sur ses pas. Après avoir effectué différents contrôles et testé mes réactions, ils m'avaient laissé tranquille, car tout semblait en ordre, mais cela m'avait épuisé. Laurence s'était éclipsée afin que je puisse me reposer.

Ce qui m'avait permis d'avoir un peu de répit ; qu'allais-je pouvoir lui raconter ? J'étais mal à l'aise, mais sur le moment, elle avait l'air plus préoccupée par mon état de santé que par autre

chose, cela me donnait du temps, je devais d'abord récupérer toutes mes facultés. Pour le reste, je verrai bien.

Tandis que la nuit obscurcissait ma chambre, l'infirmière était passée me déposer un somnifère. Je ne souhaitais pas le prendre dans l'immédiat, j'avais besoin que mes pensées restent claires. Je réalisais que j'avais perdu la femme que j'aimais par-dessus tout, et que j'allais devoir fournir des explications à Laurence. Cette histoire extra-conjugale allait me faire un tort monumental dans le monde politique. D'autre part et plus grave encore, qui m'en voulait au point de me tuer ? À moins que ce soit Sofia qui fût visée, mais là j'en doutais sincèrement. Il fallait que je découvre le ou les coupables, je n'avais pour l'instant aucune idée de qui était derrière tout cela.

Sofia, mon amour, ma raison de vivre, comment allais-je exister sans elle ? Toutes ces questions se bousculaient dans ma tête et me déprimaient sérieusement. À défaut d'arguments, je m'étais résigné à avaler le médicament qui se trouvait sur ma table de nuit.

J'étais encore faible et pas totalement tiré d'affaire, je somnolais. Dans la pièce à côté, cela avait l'air de se compliquer. Les stores de ma chambre étaient baissés, l'effet de la drogue me rendait vaseux, je ne savais pas quelle heure il était, j'entendais l'agitation autour du patient. J'ai supposé qu'il s'agissait d'une personne âgée, victime d'un infarctus ou quelque chose du genre. L'équipe essayait de le réanimer. Sans en comprendre la raison, d'un coup, je fis une sortie de corps. Était-ce à cause des médicaments ou du fort stress vécu précédemment ? À nouveau, je visualisai ce fil doré me reliant à ma chair, personne n'avait l'air de se soucier de moi, je pus me balader dans le service et aller voir ce qui s'y passait. Effectivement, allongé sur un lit, un homme avec des cheveux gris, le teint blanchâtre ne donnait plus aucun signe de vie et cela n'augurait rien de bon. D'autre part, j'étais surpris, car il était comme moi, au-dessus de son corps.

— Bonsoir.

Le vieux m'avait regardé un peu méfiant.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis votre voisin de chambre.

— Vous êtes mort ?

— Non, pas que je sache.

— Mais comment se fait-il que vous soyez en train de planer ?

— Alors là, j’aimerais bien le savoir ?!

En dessous, l’équipe médicale s’affairait pour ramener l’ancien à la vie, ils allaient recommencer encore une fois le déchocage.

Je m’étais adressé à lui.

— Vous avez décidé ce que vous désirez faire ?

— Comme quoi ?

— Vous voulez y retourner ?

— Retourner où ?

— Dans votre corps. Vous la voyez la lumière éblouissante là-bas au bout du couloir, elle est attirante, n’est-ce pas ?

— Oui, en effet !

— Vous savez, vous pouvez y aller, il y a un ancêtre, barbu, tout de blanc vêtu, qui vous attend et si ce n'est pas le moment, il vous le dira.

— Ah OK, c'est donc ainsi que cela se déroule ?

— Il me semble, à ma connaissance.

— À votre connaissance, vous êtes déjà mort ?

— Oui et non.

— Expliquez-vous, bon sang !

— Du calme, en fait, je fais des sorties de corps ; pour l'instant, mon enveloppe charnelle dort, mais mon âme se promène.

— Vous m'en direz tant !

Le vieillard semblait perturbé.

— Écoutez, allez vers la lumière, vous comprendrez...

Le senior était parti et n'était pas revenu, le son continu du monitoring s'était déclenché et malgré toutes les tentatives du médecin, il avait fini par annoncer sa mort à quatre heures quarante-huit.

Le lendemain, je m'étais réveillé, comme si rien ne s'était passé, j'étais en train de me demander

si j'avais rêvé. Lorsque l'infirmière était venue contrôler si tout allait bien, je l'avais questionnée :

— Est-ce que la personne dans la pièce à côté est décédée ?

Elle m'avait répondu qu'elle était navrée, qu'ils avaient tout tenté, mais qu'ils n'avaient pas réussi à le réanimer. Elle s'excusait pour les dérangements, elle était consciente que les légères parois n'atténuaient pas les bruits et que c'étaient les aléas des soins intensifs.

Dès que j'avais réalisé que mon imagination ne me jouait pas de tours, je m'étais demandé comment tout cela était possible, qu'est-ce qui s'était passé et comment avais-je fait pour sortir de mon corps. Il devait y avoir une explication, mais laquelle ? Je ne pensais pas la trouver ici. Cependant, me désincorporer pouvait m'être utile, m'étais-je dit. Il fallait juste que j'accepte cette idée.

J'avais mis cela de côté, car j'avais plein de choses à régler avant. Ce matin-là, j'avais été transféré dans une chambre individuelle, ce qui signifiait que mon état s'améliorait, la visite des

médecins avait été rassurante, ils étaient optimistes, d'ici une dizaine de jours, je pourrais rentrer chez moi.

La pièce où je venais d'être installé était spacieuse, les murs étaient peints en jaune pâle, j'étais seul. Depuis mon lit, j'avais une très jolie vue sur le Léman, j'entendais le cri des mouettes, l'hôpital était attenant au lac. Je pouvais observer les voiliers naviguant sur l'eau limpide et quelques jeunes s'exerçant sur des planches à voile. Le bruit des hors-bord passant trop près des rives troublait la quiétude du lieu. Le port en était l'explication. Les propriétaires de ces gros bateaux n'avaient pas d'autres choix que de virer devant la bâtisse, avant de s'éloigner vers le large.

Comme je me sentais beaucoup mieux, j'avais pris connaissance des hebdomadaires et bien entendu, les médias ne parlaient que de cette tragédie. J'avais appelé mon avocat et mon secrétaire municipal. Les deux étaient venus me trouver ensemble l'après-midi même. Dans mon for intérieur, je pensais que la situation était grave, mais pas désespérée.

Je tenais à ce que le magistrat fasse une déclaration pour les journaux en disant que le maire de Bourg-la-Belle avait été agressé chez M^{me} Sofia Perez, l'attachée de presse de l'ambassade du Pérou alors qu'il avait un rendez-vous professionnel avec elle ; qu'actuellement, il se rétablissait bien de sa mésaventure et que tout allait être entrepris afin de trouver le coupable. La police enquêtait, l'affaire était délicate, car il s'agissait d'une double tentative de meurtre concernant, d'une part un membre du consulat péruvien et de l'autre, du très respectable maire de Bourg-la-Belle. De plus amples informations seraient dispensées dans les semaines à venir.

À peine publié, l'article avait déclenché toutes sortes de spéculations. J'étais affolé de lire tout et n'importe quoi dans la presse, les journaux à scandale cherchant à tout prix des réponses que moi-même je ne pouvais donner. Ce qui était consternant, c'est que pour vendre, ces pisse-copie écrivaient des mensonges, ils étaient tels des charognards attendant une mise à mort. Dans l'un, j'étais un mari infidèle ou je magouillais, dans l'autre, Sofia était une allumeuse avec un passé sulfureux. Bien entendu, Laurence avait

demandé des éclaircissements et je m'en étais tenu à la version professionnelle. Elle avait eu de la peine à me croire, mais j'étais très persuasif quand il le fallait. Sofia et moi étions très discrets. Nous n'avions aucun intérêt à ce que notre histoire éclate au grand jour, personne n'était au courant. Pourtant, vu ce qu'il s'était passé, j'avais dû admettre que mon secret n'était peut-être pas aussi bien gardé, quelqu'un m'avait suivi ou alors me filait depuis plusieurs semaines. Comment savait-il que je venais régulièrement ici ? Encore une fois, je n'en avais aucune idée. Je m'étais juré que j'allais trouver qui était derrière tout cela, tant pis si cela mettait en péril tout ce que j'avais réussi à construire jusqu'ici. Sofia, à mes yeux, valait ce sacrifice.

Chapitre 2

Mon séjour à l'hôpital se terminait, Laurence n'allait pas tarder. J'avais préparé mon sac et remercié le personnel infirmier. Le policier devant ma porte devait m'accompagner chez moi. Il avait été entendu qu'une patrouille surveillerait discrètement notre résidence.

Laurence n'était pas du tout rassurée, elle avait peur que celui qui avait prémédité ces meurtres envisage de terminer le travail. En quelque sorte, je la comprenais. Pour l'apaiser, j'avais pris contact avec une entreprise de sécurité afin qu'elle vienne installer des détecteurs de mouvement dans notre maison et également qu'elle protège tous les accès en les plaçant sous alarme. Il devait passer le lendemain de mon retour. J'estimais que c'était une bonne chose pour tout le monde.

Laurence et moi nous étions rencontrés lorsque nous avions une vingtaine d'années. Nous

sortions en bande, Jérôme, Michel, Charles et moi. Les gens nous appelaient les « Dalton », non pas à cause de nos différences de taille, mais parce que si on apercevait l'un d'entre nous, les autres n'étaient pas loin. Nous étions des copains d'école et avons fait les quatre cents coups durant notre jeunesse. Des bêtises, mais rien de bien méchant. Un soir, alors que nous nous rendions en discothèque, la copine de Jérôme nous avait présenté Laurence. J'avais été tout de suite séduit par cette jolie brune avec des yeux bleu myosotis. Elle travaillait dans une librairie à une quinzaine de kilomètres de Bourg-la-Belle avec Murielle, l'amie de Jérôme. Nous avons commencé à nous fréquenter et nous ne nous étions plus quittés.

Jérôme, à cette époque, venait de terminer un apprentissage de mécanicien, il avait le projet d'ouvrir un modeste garage, c'était un amoureux de belles mécaniques, il adorait les retaper et il passait ses week-ends les mains dans le cambouis, dans les moteurs de ces grosses américaines.

Michel était fermier. Son père possédait plusieurs hectares de terres cultivables dans les environs et,

autour de Bourg-la-Belle, ses parents s'étaient enrichis, car notre petite ville s'était considérablement développée ces vingt dernières années, et leurs parcelles ayant été réaffectées, ils s'étaient alors trouvés avec du terrain à vendre qu'ils avaient négocié à bon prix.

Charles, quant à lui, avait suivi les traces de son père qui était architecte et il s'était formé en tant que tel afin de reprendre l'entreprise familiale.

Notre avenir semblait radieux dans l'insouciance de nos vingt ans. Malheureusement, les choses n'avaient pas évolué exactement comme nous le souhaitions, et ceci pour plusieurs raisons, mais nous étions restés amis, bien que nos chemins s'étaient poursuivis des directions différentes.

Laurence et moi nous entendions bien, mais mariés depuis vingt-deux ans, une certaine routine s'était installée et avait fini par détériorer notre relation sentimentale. Rien de grave, juste que nos intérêts divergeaient et que nous passions de moins en moins de temps ensemble. Mes cheveux grisonnants me donnaient un petit air sexy, la gent féminine n'y était pas indifférente,

au contraire, j'en profitais pour obtenir certaines faveurs.

J'avais été tiré de mes rêveries par ma femme qui venait d'entrer dans la chambre.

— Tu es prêt ?

— Oui, j'ai préparé ma valise, je crois que je n'ai rien oublié.

— Bien, allons-y.

Je m'étais levé et m'étais approché d'elle pour l'embrasser.

— Merci d'être passé me chercher.

— Mais, c'est normal.

Mes blessures me faisant encore souffrir, Laurence avait soulevé mon bagage et l'avait transporté jusqu'au parking. À l'extérieur, une voiture de police était là afin de nous escorter. Durant le trajet, nous étions restés silencieux. J'observais ma femme à la dérobée, en trois semaines, son visage s'était marqué, quelques rides s'étaient creusées autour de ses yeux, elle avait l'air fatiguée et je comprenais très bien pourquoi. Mes explications, certes plausibles,

l'avaient en apparence tranquillisée, mais ce n'était qu'une illusion, je la connaissais trop pour ne pas en être conscient.

Nous avons mis une dizaine de minutes pour rentrer chez nous. J'avais été accueilli par mes deux labradors et ma fille Mélisande, qui vivait encore avec nous.

— Doucement, les chiens !

Mélisande les avait retenus par leurs colliers, sinon je me serais retrouvé par terre.

— Bienvenu à la maison, papa.

Elle s'était approchée et je l'avais prise dans mes bras.

— Nous t'avons préparé la chambre d'amis ; ainsi, tu seras plus à l'aise, si tu as besoin de quelque chose, tu pourras nous appeler au moyen d'une clochette.

Laurence tenait l'objet qu'elle avait fait tinter avant de le mettre sur la table de chevet.

— Merci, c'est gentil, mais je vais bien et je peux me déplacer sans trop de difficulté.

— Tu dois te reposer, c'est une recommandation du docteur, alors nous allons y veiller et il n'y a pas de discussion, avait fait remarquer Laurence.

Elles m'avaient laissé ensuite seul dans la pièce. La journée était maussade et la température commençait à baisser en ce mois de septembre. Mon médecin souhaitait que je reste tranquille encore deux semaines avant de reprendre mon activité dans ma fabrique de robinetterie. Heureusement, il y avait Paul, mon bras droit, il s'était occupé de tout durant mon absence et puis il y avait la mairie, ils s'étaient très bien débrouillés sans moi, mais d'ici octobre, nous aurions de gros dossiers à traiter et à faire approuver par notre conseil communal, je devais absolument être présent dans les différentes séances afin de défendre au mieux les intérêts de Bourg-la-Belle.

La chambre d'amis avait rapidement pris l'allure d'un bureau. Laurence acceptait que je consacre du temps à mes collaborateurs durant quelques heures par jour, mais rien de plus. Je restais conciliant, c'était déjà assez éprouvant pour elle. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner, des journalistes peu scrupuleux, espérant glaner des